

Des poils et des hommes. Entre réalités biologiques et imaginaires de genre eurocentrés

Priscille Touraille

[...] les hommes qui appartiennent à des races sans barbe se donnent une peine infinie pour éradiquer chaque poil de leur visage comme une chose détestable, tandis que les hommes des races barbues attachent à leur barbe la plus grande fierté. Les femmes sans nul doute participent à ces sentiments, et dans ce cas la Sélection sexuelle n'a guère pu manquer d'exercer quelque effet au cours des temps plus récents.

Darwin, *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*,
Paris, Syllepse, 1999 [1871] : 723

Les théorisations darwiniennes sur la pilosité sont restées quasiment sans descendance. Si vous parcourez les manuels de référence en anthropologie biologique et pensez que les connaissances ont bien avancé depuis un siècle, vous risquez d'être déçu : sur ce point, pour ainsi dire rien n'a évolué... Un tel silence scientifique a quelque chose de déroutant – pour ne pas dire d'inquiétant. Darwin, certes, avait prévenu de l'extrême complexité du sujet : cela ne l'avait pas empêché de proposer des jalons réflexifs à partir de sources remarquablement compilées. Des questions autrement périlleuses ont suscité de grandes énergies de recherche dans le champ de l'anthropologie biologique, débouchant, au minimum, sur un état vulgarisé des connaissances.

Or, en ce début du XXI^e siècle, au regard ce que Darwin exposait en 1871, nous semblons avoir régressé dans notre appréhension de la question. Faut-il relier cette pénurie théorique à l'idée que le poil serait un sujet scientifique futile (Bromberger, 2005 : 40) ou faut-il plutôt soupçonner l'effet d'idéologies si florissantes qu'elles en sont invisibles ? La pilosité faciale et corporelle semble tellement conçue comme un caractère du phénotype masculin que la plupart des personnes sous nos latitudes ignorent qu'une grande partie des hommes sur la planète n'ont « naturellement » pas de poils sur le corps¹ et pas – ou pratiquement pas – de barbe. Au XX^e siècle, les ethnologues, américanistes surtout (Lévi-Strauss, 1955 ; Clastres, 1972), ont bien confirmé combien les hommes, dans la plupart des populations natives du

continent américain, traquent toute manifestation de pilosité corporelle et faciale. Ces pratiques ont tendance à être interprétées comme des modes dépilatoires (voir les raisons historiques chez Erikson, 1992 : 86). Cette interprétation laisse en fait en suspens la question de la réalité biologique sous-jacente.

Si l'épilation amérindienne consiste à éradiquer « quelques poils épars qui apparaissent de temps à autre sur le menton » (Darwin, 1999 : 680), l'interprétation des ethnologues en termes de « mode dépilatoire » conduit à relativiser l'idée que l'on ait affaire à des populations biologiquement glabres et donc à minimiser – sinon à nier – la variabilité populationnelle réelle en matière de pilosité. On pourrait, de la même manière, reprocher à Darwin le sens incontestablement paradoxal de sa formulation (les hommes des races sans barbe éradiquent leurs poils...). Cependant, de son point de vue, le problème se posait bien comme suit : les hommes diffèrent-ils dans leur apparence pileuse parce que certains la cultivent et d'autres l'effacent – ce qui renvoie donc à des pratiques culturelles – ou diffèrent-ils plutôt parce que la réalité biologique n'est pas homogène, à l'intérieur même de l'espèce, quant aux caractères de la pilosité, ce qui demande de s'interroger sur le lien entre imaginaires du poil et réalités biologiques existantes.

Darwin posait la question des influences culturelles sur le biologique par sélections sur ce qu'on nommerait aujourd'hui « le génome » : champ d'investigation bio-anthropologique qui manque encore gravement de développement, malgré l'existence de remarquables impulsions théoriques (Goodman, 2006) et de non moins remarquables résultats d'études empiriques (Bonniol, 1992). Ces auteurs montrent notamment comment des idéologies de discrimination raciale sont capables de créer, au niveau d'une population, un phénomène biologique (maintien d'une hétérogénéité phénotypique pour la couleur de peau) dont elles prétendent qu'il relève de l'ordre de la nature. Sur un sujet distinct, j'ai pour ma part pu montrer comment la question se pose pour le « dimorphisme sexuel » de la stature (Touraille, à paraître).

Il est fort probable qu'une recherche sur le dimorphisme sexuel de la distribution pileuse donnerait également des résultats inattendus. En attendant, à peine tire-t-on de cette friche scientifique quelques fils que l'on se retrouve rapidement pris dans un nœud d'interrogations, dont certaines – par exemple : quels sont les facteurs génétiques permettant d'expliquer la variabilité observée – sont pour l'instant sans réponse. Je suis, à ce stade de ma recherche, loin de prétendre faire miroiter l'embrouillement que ce début de recherche m'a fait combiner ! Pourtant, les remarques qui composent cet article suivent un fil qui, je l'espère, se révélera assez solide pour réussir à fédérer plusieurs angles de vue. L'idée directrice est de relier les considérations évolutives sur la variabilité de la pilosité humaine (ou de la glabreté, selon le point de vue) à quelques paradoxes discursifs enracinés dans les idéologies de genre et de race (voir à ce sujet les travaux pionniers de Guillaumin, 1992).

L'Homme, ce fameux singe nu

L'Homme est la seule espèce dans l'ordre des primates à ne pas posséder de pelage et beaucoup connaissent la formule de Desmond Morris (1969) qui en découle : l'Homme est un singe nu. L'apparence glabre – hormis pour la chevelure², les cils et les sourcils présents chez tous les individus dès l'enfance dans l'ensemble des populations humaines – est considérée comme une des caractéristiques les plus remarquables d'*Homo sapiens sapiens*. Pour Darwin, la glabreté dans l'espèce humaine ne pouvait pas s'expliquer par la Sélection naturelle car « la nudité de la peau » n'était d'aucune utilité à l'Homme (1999 : 720). Elle est pour lui issue d'une sélection active de la part de nos ancêtres qui auraient trouvé plus attractifs les rapports sexuels avec des individus qui manifestaient des phénotypes glabres. L'intuition de Darwin a été négligée : la plupart des hypothèses avancées depuis ont fait jouer la sélection naturelle (avantage de la peau nue par rapport à la chaleur, ou aux parasites...). Toutes ont été critiquées et aucune ne fait actuellement consensus. Une seule, l'« hypothèse aquatique » (Morgan, 1990, 1997)³, développée et vulgarisée en dehors des cadres scientifiques officiels – et longtemps brocardée – commence à être considérée sérieusement par certains scientifiques (Gräslund, 2005 : 70-79).

Les hypothèses de sélection naturelle impliquent un taux de reproduction plus important pour des raisons de survie. Si la glabreté a été sélectionnée de cette manière dans le genre *Homo*, il n'y a, de prime abord, aucune raison pour qu'apparaisse un dimorphisme sexuel : le poil est autant avantageux – ou autant désavantageux – pour les hommes que pour les femmes. Sur ce point, la logique darwinienne reste celle de la biologie évolutive actuelle. Nonobstant les raisons pour lesquelles les humains ont une peau glabre, le fait même de l'affirmer fait résonner étrangement la proposition selon laquelle les hommes de l'espèce sont poilus. Ce paradoxe logique, non seulement ne nous saute pas aux yeux, mais constitue la vulgate la plus courante.

Hommes glabres : ombres théoriques dans l'espèce

Dans une encyclopédie de référence, nous apprenons que « les Humains » sont « sexuellement dimorphes » pour un certain nombre de caractères, dont « la distribution de la pilosité » (John, Martin et Pilbeam, 1992 : 55). Dans un manuel récent, novateur du point de vue de la réflexion sur la taxonomie du vivant, on lit : « *Les hommes* portent une pilosité faciale, la barbe » (Lecointre et Leguyader, 2006 : 499). Du côté des savoirs vulgarisés, on apprend « que *les hommes* ont [par rapport aux femmes] une pilosité corporelle et faciale plus marquée » (Diamond, 2000 : 93); ou encore « qu'il existe un dimorphisme sexuel du poil testôïde [...],

les hommes ayant normalement une plus grande pilosité faciale, pilosité du torse, de l'abdomen et des membres »⁴ :

Androgenic hair, colloquially Body hair, is the *terminal hair* on the *human body* developed during and after *puberty*. It is differentiated from the head *hair* and less visible *vellus hair*. Androgenic denotes [that] its growth is related to the level of *androgens* (male *hormones*) in the individual. Due to a normally higher level of androgens, *men* tend to have more androgenic hair than *women*⁵.

Si le développement du poil corporel est la conséquence d'« un environnement hormonal androgénique » et si les hommes sont, par définition, les principaux producteurs d'androgènes, le poil devient pour ainsi dire coextensif à la biologie masculine. Cette façon de voir laisse à penser que l'on décrit la réalité de la pilosité pour l'espèce entière (nous allons y revenir). Il n'est donc pas étonnant que les spéculations que l'on trouve sur les nombreux forums Internet consacrés au poil soient du type suivant :

À quoi sert la barbe? Meilleure réponse choisie par les votants: reste de notre lointain passé d'hommes préhistoriques quand l'homme était couvert de poils pour être protégé du froid⁶.

Ce genre de spéculation de la part du grand public montre que l'eurocentrisme qui a accompagné les premières hypothèses de la paléoanthropologie s'est imposé durablement dans les esprits. Il fait totalement abstraction de l'idée, peut être trop récemment vulgarisée, que l'origine de l'espèce à laquelle nous appartenons se trouve – avec une certitude presque totale – dans les zones équatoriales de la planète. Darwin s'opposait, pour sa part, à cette argumentation, à cause de la variabilité humaine en matière de pilosité :

À cette opinion selon laquelle la barbe a été conservée depuis une période ancienne s'oppose le fait de sa grande variabilité chez différentes races, et même à l'intérieur d'une même race (Darwin, 1999 : 723).

Apparemment, Darwin s'affrontait aux mêmes idéologies que celles qui ont cours aujourd'hui : si tous les hommes ne sont pas poilus, pourquoi fait-on comme si tous étaient originellement pourvus de poils ?

Il n'existe, à ma connaissance, aucun tableau de la répartition mondiale du poil « sexué » comme il en existe pour la pigmentation de la peau (Molnar, 2005 : 183). Ce fait doit être tenu pour significatif. Pourtant si l'on se réfère, dans un premier temps, à ce que disait Darwin (1999 : 679-680), ensuite à bien des documents photographiques et cinématographiques disponibles, et enfin à ce dont rendent compte quelques rares articles disséminés dans les revues d'anthropologie biologique, la glabreté masculine est fort répandue. Elle se retrouve de la Chine au Japon, de l'Alaska à l'Amérique du Sud (populations précédant la colonisation européenne)

et en Afrique : approximativement toute la bande sahélienne d'est en ouest, plus le Sud du continent (populations San). En fait, les hommes dans ces zones géographiques sont reconnus comme pratiquement glabres de visage, glabres au niveau du tronc et glabres au niveau des membres (plus glabres sur ce point que les femmes des populations où les hommes sont poilus). Il n'existe donc pas dans ces populations de dimorphisme sexuel significatif de la distribution pileuse.

La pilosité masculine est présente en Europe, particulièrement dans la zone méditerranéenne et dans les zones ayant été plusieurs siècles sous la domination européenne (les Polynésiens par exemple), au Proche-Orient jusqu'en Inde et dans les zones ayant connu la domination arabe (notamment l'Afrique du Nord), en Afrique centrale dans toute la zone de domination bantoue (comprenant les populations dites Pygmées), dans les îles du Pacifique (populations dites Mélanésiennes) et en Australie (populations précédant la colonisation européenne). La pilosité masculine se retrouve aussi dans quelques populations éparses et souvent isolées au milieu de populations glabres comme les Aïnous du nord du Japon (hommes les plus poilus du monde selon les sources de Darwin), ou comme les Matis du Brésil (Erikson, 1992).

Cependant, dans les zones « poilues », la proportion d'hommes peu poilus est également élevée, notamment au niveau de la pilosité du torse et de l'abdomen⁷. De même, les femmes sont loin d'y être parfaitement glabres et une proportion à peu près équivalente est poilue au niveau des membres, de l'abdomen et, dans une proportion non négligeable, du visage (Lunde et Grøttum, 1984). Cette variabilité des patterns de pilosité dans l'espèce humaine était expliquée par Darwin d'une manière qui semble bien être passée aux oubliettes :

Certaines races sont plus velues que d'autres, surtout chez les mâles, mais il ne faut pas supposer que les races les plus velues, telles que celle des Européens, ont conservé leur condition primordiale d'une façon plus complète que les races nues, tels que les Kalmouks ou les Américains. Il est plus probable que la pilosité des premiers soit due à un retour partiel [...]. Nous avons vu que les idiots sont souvent très velus et qu'ils ont tendance à faire retour, pour d'autres caractères, à un type animal inférieur. Il ne paraît pas qu'un climat froid ait influencé cette sorte de retour (Darwin, 1999 : 722).

La comparaison entre la pilosité des Européens et celle des « idiots » ne manque pas d'ironie – volontaire ou non ! Elle est en tout cas en net contraste avec nombre d'idées familières à Darwin (notamment Buffon, voir *infra*) et avec nombre d'idées ordinaires actuelles qui lient le poil à la virilité et à l'ardeur sexuelle. Toujours est-il que cette explication s'accorde assez bien avec l'hypothèse actuelle d'une origine monophylétique de l'espèce humaine. Le stock originel d'*Homo sapiens sapiens* serait glabre (hommes et femmes), sur le modèle de toutes les populations glabres actuelles. Le poil corporel et facial masculin ne serait donc pas « ce qui reste » de l'ascendance primate ; il constituerait la réapparition d'un caractère originellement

perdu par l'espèce. On peut évidemment penser que Darwin répugnait à l'idée que des caractères primitifs se soient conservés chez les Européens alors qu'ils auraient été perdus dans les populations humaines réputées à l'époque plus proches de l'ascendance simiesque. Peut-être est-ce faire un mauvais procès à Darwin, mais, même si telle était sa motivation, cela ne rend pas fausse pour autant sa vision des choses.

Hérédité néandertalienne chez les *sapiens* poilus?

Dans cet ordre d'idée, il y a quelque chose de savoureusement provocateur à confronter cette vision avec la polémique scientifique actuelle autour des Néandertaliens, qui est de savoir si oui ou non ceux-ci se sont métissés avec *Homo sapiens sapiens* pendant tous les millénaires qu'a duré leur cohabitation en Europe et au Proche-Orient⁸. Les représentations des Néandertaliens, nul ne l'ignore, sont celles d'un être extrêmement velu (Cohen, 2007), cette pilosité étant le signe entendu de leur « primitivité ». Comme on vient de le rappeler, les populations européennes et celles du Proche et du Moyen-Orient sont aujourd'hui les seules poilues (auxquelles s'ajoutent toutes celles marquées par leurs invasions). Or ce qui est troublant... c'est que l'aire de répartition des Néandertaliens⁹ recouvre assez exactement celle des populations les plus poilues de la planète. Si les Néandertaliens étaient, comme on se l'est représenté, velus¹⁰, et si les premiers Hommes anatomiquement modernes étaient aussi glabres que les San d'aujourd'hui, il s'agirait d'un élément plaçant pour un échange génétique entre Néandertaliens et Sapiens dans les zones où l'on pense qu'ils se sont côtoyés pendant des dizaines de millénaires¹¹. Les Néandertaliens ayant disparu il y a environ vingt-huit mille ans, les migrations d'*Homo sapiens* les plus anciennes, partant du Proche et du Moyen-Orient, devraient aussi témoigner de ce métissage : Aïnou, Mélanésien, Aborigène d'Australie¹², Bantous (dans l'hypothèse – plus que raisonnable d'ailleurs – de multiples « *back to Africa* »). Le modèle explicatif de la variabilité actuelle de la pilosité dans le monde aurait l'avantage d'être relativement parcimonieux ! Le consensus actuel – basé sur les premières comparaisons d'ADN ancien – est qu'il n'y a pas eu d'échange génétique entre Néandertaliens et Hommes anatomiquement modernes. Cependant, le revirement récent qui se fait sentir laisse présager qu'un modèle futur sur la question n'est pas aussi irréaliste qu'on aurait pu le croire il y a dix ans (Couture et Hublin, 2005 : 143 ; Cohen, 2007 : 114). Si un métissage fécond entre ces deux prétendues « espèces » a eu lieu, cela voudrait dire que les populations poilues actuelles auraient un pool génétique qui engloberait certains traits de populations antérieures historiquement plus vieilles qu'*Homo sapiens sapiens* et donc « plus proches » des ancêtres simiesques. Le poil serait un des vestiges, dans le génome des populations poilues actuelles, du génome néandertalien. Ceci s'accorderait alors, mais de façon tout à fait fortuite, avec les idéologies qui voient dans

les poils un signe de « primitivité » ! Cela reviendrait toutefois à ruiner la vieille idée selon laquelle les Européens constitueraient l'aboutissement évolutif de l'espèce, idée sur laquelle a longtemps tenu l'auto-proclamation de leur supériorité. Les humains glabres deviendraient alors les plus « purs » *Homo sapiens* et, de ce fait, les plus dignes de représenter l'Homme... Ils détiendraient depuis « toujours » ce qui constitue apparemment, pour certains internautes actuels, l'horizon de l'espèce : « Vive les imberbes, pardon, les « hommes du futur » ! »¹³. Est-ce à cause de cette menace idéologique – qui se serait précisée de plus en plus clairement aux yeux de certains généticiens – que l'hypothèse d'un métissage a pu être rejetée d'une façon qui paraît à certains bien précipitée (Cohen, 2006) ? Viendrait-elle faire alliance avec un des plus invraisemblables tours de prestidigitation auquel ont servi les imaginaires de la pilosité dans l'histoire de la pensée occidentale ?

Oxymores de la pilosité

L'imaginaire de la pilosité des sociétés européennes est plutôt insalubre : il relève d'apories triomphantes et aveugles de l'être.

L'absence de poil est souvent, dans les représentations visuelles européennes, signe de transcendance : la plupart des figures bénéfiques des mondes imaginaires européens – anges, archanges, elfes, etc. – ne se conçoivent que glabres. En revanche, les figures maléfiques sont, de manière générale, représentées sous un aspect hirsute. La présence de poils semble alors associée à la satisfaction sans entraves de toutes les pulsions sexuelles, territoriales, ou autres, parmi les plus brutales et les plus viles. La pilosité renvoie de manière assez explicite à l'ascendance animale, et cette vision est assez bien rôdée, si l'on en croit les forums de l'Internet :

Les poils, c'est un résidu des animaux préhistoriques non ? On peut donc déduire des gens qui ont beaucoup de barbe/poils qu'ils sont plus proches du stade préhistorique que les glabres¹⁴.

Suivons cette logique : tous les humains glabres – à commencer par les *humaines*, conçues comme les parangons de la peau glabre (Morris, 2005)¹⁵ – devraient donc idéalement représenter l'espèce ! Dans les iconographies classiques de l'évolution des hominidés, ce n'est pas cet homme européen barbu que l'on devrait toujours trouver dans les manuels de biologie comme représentant de l'espèce *Homo sapiens*, mais, par exemple, une femme ou un homme San...

Cette vision des choses ne risque pas d'être adoptée pour l'instant. Elle est court-circuitée par un autre registre de la signification du poil corporel construit par les idéologies de genre – lesquels détiennent, en matière de torsion des imaginaires, un monopole reconnu. Chargé d'une signification négative au plan interspécifique, il est impressionnant de voir de quelle manière le poil se retrouve ennobli au plan intraspécifique.

Le poil corporel est associé de longue date par les théories humorales au « tempérament sanguin », conçu à la fois comme parfait, et comme idéalement masculin (Dorlin, 2006 : 23-24). Dans le cadre de ces théories, le poil est érigé en marqueur de la puissance sexuelle. Il semblerait, malgré le déclin des théories humorales, qu'il soit toujours associé aujourd'hui à l'initiative masculine attendue dans la sexualité¹⁶, son absence chez les femmes¹⁷ apparaissant, *a contrario*, comme associée à la passivité sexuelle requise. La différenciation de la pilosité serait ainsi une signalétique majeure dans le système de « rôlisation » érotique prégnant dans nos sociétés (Connell, 2005).

Avant que les descriptions précises « des Sauvages américains » ne soient diffusées, ceux-ci, appartenant à des peuples jugés *a priori* inférieurs, étaient toujours représentés plus poilus que les Européens (Erikson, 1992). Quand leur glabreté constitutionnelle a été attestée, il s'est trouvé des auteurs pour faire jouer le poil comme preuve de leur infériorité, sur le modèle existant déjà pour les femmes (Dorlin, 2006). À partir d'explications comme celles de Cornélius de Paw qui affirmait, en 1768, que les Indiens d'Amérique « sont imberbes pour la même raison que les femmes le sont en Europe », Elsa Dorlin soutient que la *racialisation* de ces populations « consiste en leur effémination » (*ibid.* : 223). Elle rapporte que Buffon, de son côté, considérerait l'absence de pilosité des hommes comme la preuve de leur impuissance sexuelle et génésique, illustrant ainsi le fait que les mutations de sens se sont opérées dans le champ de la sexualité.

Attaché à ce champ, le poil flirte toujours avec l'animalité. On en trouve des relents dans nos imaginaires contemporains : « Je veux du poil!!! Baiser comme un animal!!! »¹⁸. Le poil masculin, même chargé positivement, conserve de ce fait une signification ambivalente ; trop abondant sur un homme, notamment au niveau du torse, il redevient bestial et répulsif (voir les débats houleux qui ont lieu dans le contexte actuel au sujet de l'épilation masculine¹⁹). En revanche, la pilosité faciale, « la barbe » (nommée d'un terme particulier, ce qui est significatif) a été placée dans un autre registre, où elle se trouve définitivement libérée de la référence luxurieuse. Nul ne peut ignorer en Occident la pilosité liée au nom de Dieu : les peintures de la Chapelle Sixtine sont aussi connues que la statue de la Liberté ! Transcendant la référence au sexuel, la barbe signale l'autorité, sinon la toute-puissance²⁰. Elle devient alors nécessaire comme marqueur de différenciation hommes/femmes. Les idéologies religieuses – notamment chrétienne orthodoxe, juive orthodoxe et musulmane – exploitent très amplement cet imaginaire à travers la valorisation, voire l'imposition, du port de la barbe. Rien n'est plus odieux à ces idéologies que la similitude des hommes et des femmes²¹. L'absence de dimorphisme pileux est loin d'être pour elles signe d'humanité aboutie : elle est, au contraire, signe d'une perte des repères hiérarchiques.

Dorlin montre que les auteurs qui infériorisaient les « races » humaines sur la base de leur glabreté le faisaient, notamment, à partir de l'idée, en vigueur au XVII^e siècle, « selon laquelle l'indistinction des caractères sexuels est un signe

d'infériorité et de basse naissance. » (*ibid.* : 211). « L'absence de poils » identifiée à ces époques comme caractéristique des « Nègres » et des « Sauvages américains » signe clairement leur « non-participation à la norme de la virilité qui les exclut de l'espèce supérieure que sont les Européens » (*ibid.* : 224).

Si le modèle du dimorphisme sexuel de la répartition pileuse est présenté aujourd'hui comme valable *a priori* pour l'espèce humaine dans son ensemble, cette façon d'ignorer la réelle variabilité biologique (notamment par le manque d'hypothèses formulées) est un moyen de tenir à distance la conception positive (transcendantale) de la glabreté qui pourrait menacer la vision qui maintient l'« ordre du genre » (Connell, 1987). Le fait de voir le poil comme un caractère universel de la masculinité permet de maintenir l'illusion d'une différenciation biologique entre les sexes qui serait partout identique, plongeant par là les femmes qui ont du poil dans la pathologie (Toerien et Wilkinson, 2003) et les hommes glabres dans un *no man's land* de l'espèce. Quant à la stratégie qui renvoie la pilosité au passé de l'humanité, elle permet d'éviter d'avoir à admettre que certaines caractéristiques biologiques du sexe ne sont, justement, pas si fixes que cela.

Le pot aux roses de l'« environnement androgénique »

Comme je l'ai déjà évoqué au début de cet article, le développement pileux est majoritairement étudié à travers le prisme scientifique de l'endocrinologie. L'idée que « le poil testotaïde » résulte d'un environnement androgénique conduit logiquement à penser que tous les hommes qui ne développent pas de poil sont des « femmes hormonales », bien que cela ne soit pas explicitement formulé. Cette façon de voir flirte donc remarquablement avec les idées développées au XVIII^e siècle.

Or si l'on consulte les rares études comparatives qui ont été menées sur le déterminisme pileux masculin, un tel schéma n'est pas exact. Une étude, menée sur la variabilité de la pilosité chez les hommes européens, montre que le rapport entre poil terminal et taux d'androgènes est problématique : aucune corrélation significative n'a été trouvée entre le développement du poil et le taux de testostérone plasmatique (Knussmann *et al.*, 1992). Deux autres études comparant la variabilité pileuse, l'une entre Européens et Chinois (Lookingbill *et al.*, 1991), l'autre entre Kung! San et Kavango (populations « bantoues ») de Namibie (Winkler et Christiansen, 1993), aboutissent à des conclusions similaires. Le modèle qui propose que les hommes ont des poils parce qu'ils produisent plus d'androgènes que les femmes est fourvoyant en ce qu'il ne rend pas compte de la complexité observée. L'investigation s'oriente, comme la plupart des modèles d'endocrinologie récents, vers la compréhension de mécanismes caténaux complexes, eux-mêmes supposés résulter de variations génétiques excessivement subtiles et ténues. Ces connaissances ne sont guère plus avancées qu'au temps de Darwin :

As in the case with polygenic structures we have discussed, the distribution, form, and color of hair are inherited. The number of genes involved, though, is not known (Molnar, 2005 : 205).

Dans ce cas, seule l'élaboration de modèles de sélection permet d'appréhender l'existence du phénomène de dimorphisme sexuel de la distribution pileuse.

Les idéologies de genre comme force sélective du dimorphisme sexuel pileux ?

Même si le dimorphisme de crinière bien connu chez les lions (*Panthera Leo*) laisse a priori penser qu'un tel phénomène est habituel, une différenciation sexuée de la distribution pileuse n'est pas si fréquente chez les mammifères. Pour qu'elle apparaisse – en tant que caractéristique statistiquement significative –, il faut la réunion de deux conditions. En premier lieu : que des variations génétiques ayant la propriété de ne s'exprimer que chez les mâles ou les femelles se manifestent. En deuxième lieu : qu'elles soient sélectionnées. Et – élément décisif – de telles variations ne peuvent apparaître que si les pressions de sélection s'exercent différemment sur les mâles et les femelles.

En mettant ici entre parenthèses l'hypothèse néandertalienne qui compliquerait le tableau, admettons comme postulat de base que l'espèce humaine est glabre. Il a fallu – dans les populations où l'on imagine que des hommes aux phénotypes pileux sont apparus – que leurs descendants aient plus d'enfants que les glabres, et que les pressions se maintiennent dans le même sens. De quelle manière cela a-t-il pu se faire ? Des idéologies différenciatrices, d'un côté du féminin imberbe, de l'autre du masculin poilu, sont tout à fait à même de sélectionner les variations pour créer un dimorphisme. La « pensée de la différence », selon l'expression de Françoise Héritier (1996), que l'on peut qualifier, pour certaines cultures, d'obsession ou de passion pour la différenciation (Moore, 1994), semble en effet être le fonctionnement par excellence des régimes de genre. Un modèle de sélections non naturelles prenant directement racine dans ces idéologies différenciatrices devient, *a priori*, le modèle le plus porteur. L'existence d'un dimorphisme pileux constitue d'ailleurs en lui-même un indice de la force et de la profondeur historique de ces idéologies.

« Les différences pileuses entre les sexes que la nature a posées, nos cultures et les cultures en général, ont eu tendance à les creuser » (Bromberger, 2005 : 24). Cette phrase ne choquera *a priori* aucun théoricien du genre en ce que cet ordre social utilise tout ce qui est possible, y compris et surtout les caractères biologiques, à des fins de différenciation (Connell, 2005 : 71). Concernant la pilosité, cette phrase s'avère parfaitement exacte pour ce qui regarde les cultures européennes. Mais Christian Bromberger, en poussant la généralisation, perpétue le même fâcheux cliché : voir la pilosité comme une caractéristique *des hommes* (en général) et

le dimorphisme pileux comme un invariant biologique dans l'espèce, dont seule la sélection naturelle serait responsable.

Lire ou relire *La Filiation de l'Homme* de Darwin permet de se poser la question inverse : et si la nature n'avait « posé » aucune *différence* pileuse ? Si la nature avait simplement posé *des variations*, que les cultures auraient choisi de conserver ou de rejeter ? Si certaines cultures ne s'étaient pas contentées de creuser les différences pileuses ? Si elles les avaient *créées* ? Un autre ethnologue, Jean-Luc Bonniol, a écrit à propos de la couleur de peau : « Ce que les hommes pensent comme réel peut se révéler réel dans ses conséquences » (1992 :14). Une paléoanthropologue américaine a écrit, de son côté, une phrase qui pointe clairement l'action des idéologies de genre sur la réalité biologique :

Chez les humains, il existe d'une manière presque certaine des sélections créatrices de dimorphisme sexuel dues au fait qu'un extrême recouvrement dans l'apparence entre hommes et femmes n'est pas toléré (Hamilton, 19750).

Darwin avait certainement sous-estimé la violence du phénomène social ; en revanche, il avait remarquablement ciblé les mécanismes. Dans certaines sociétés européennes ainsi qu'aux États-Unis (au moins), il existe un fait social notable : les femmes ne sont pas trichophobes à l'endroit des hommes comme les hommes le sont à l'endroit des femmes. Une étude comparant un échantillon de femmes européennes et chinoises établit que les Européennes sont majoritairement attirées par les hommes velus (Dixson *et al.*, 2007). Sur les forums de l'Internet, il semble que le nombre de femmes revendiquant une préférence pour les hommes relativement poilus soit plus élevé que celui des femmes déclarant trouver attirants les hommes à peau vraiment glabre :

Je peux vous dire que les mecs qui ressemblent à des femmes me donnent envie de vomir ! Genre look efféminé, mignon et gamin ! C'est l'horreur ! Et la virilité ?....²²

Si on arrivait à mettre en évidence que les hommes poilus dans nos sociétés ont plus d'enfants que les peu poilus et que les hommes glabres sont discriminés, accèdent plus difficilement aux postes de responsabilité²³, ont plus de mal à trouver des partenaires – comme c'est le cas pour les hommes petits (Herpin, 2006) – et, ont, conséquemment, moins d'enfants que les autres, on détiendrait la preuve de la façon dont fonctionnent les idéologies de genre pour sélectionner un dimorphisme.

Si le poil était inamovible, on peut également dire que rares seraient les femmes qui trouveraient des partenaires dans nos sociétés, tant les femmes poilues qui n'épilent pas leur visage semblent provoquer un sentiment général de répulsion (Toerien et Wilkinson, 2003) ! La corrélation génétique paraissant relativement importante sur ce type de caractère, il est biologiquement impossible d'avoir à la fois des hommes « normalement » poilus et des femmes répondant à des critères drastiques de glabreté, d'où « la peine infinie » – selon l'expression de Darwin – que certaines

femmes dans les pays occidentaux et proches-orientaux se donnent pour éradiquer leurs poils. Les femmes payent ici, si l'on peut dire, l'idéal de virilité des hommes. En France, des associations sont apparues récemment pour remettre en cause cette « tyrannie de l'épilation », avec comme argument qu'il s'agit d'une « aberration contre nature » (Valton, 2007). Mais dans ce cas, il faudrait peut-être s'en prendre à la culture ! Car les femmes qui se lamentent : « Nous, faut toujours qu'on s'épile, c'est pas juste ! »²⁴, celles qui se traitent elles-mêmes de « vrais gorilles » devant leurs poils de jambes de trois jours, et qui se résignent à des pratiques aussi peu efficaces qu'indolores en laissant une bonne part de leur salaire aux salons d'esthétique sont souvent les mêmes qui vont s'extasier devant le « rasage imparfait » (Bromberger, 2005 : 29) de leurs partenaires, montrant, à l'ère du rasage facial généralisé, que la barbe est toujours un des critères valorisés de la signalétique masculine.

Darwin met en exergue ce dicton attribué aux Maoris de Nouvelle-Zélande : « Il n'y a pas de femme pour un homme poilu » (1999 : 701). Une étude récente d'écologie comportementale montre pareillement que les femmes chinoises n'ont aucun goût pour les phénotypes masculins poilus (Dixson *et al.*, 2007). La question reste à creuser : dans les populations où le poil est érigé en marqueur biologique de la différenciation sexuelle, on observe un dimorphisme sexuel de la distribution pileuse, tandis que là où la glabreté semble être un critère d'« humanité » partagé au même titre par les hommes et par les femmes, aucun dimorphisme ne semble se manifester. Confronter la variabilité des imaginaires de la pilosité mise au jour par les ethnologues (Erikson, 1992) avec les observations de l'anthropologie biologique sur la variabilité phénotypique pileuse est un programme dont les enjeux sont loin d'être aussi insignifiants que l'absence de recherches dans ces deux champs le laisse supposer.

Conclusion

Le manque d'intérêt scientifique pour la variabilité du dimorphisme pileux me semble relever, d'une part, du manque d'engouement pour les problématiques bio-anthropologiques, et, d'autre part, avoir partie liée avec la prégnance des idéologies de genre et de race, dont l'imbrication reste encore trop peu travaillée dans les sciences sociales. Reconnaître, dans un premier temps, et s'interroger ensuite, sur l'absence d'un dimorphisme pileux pour une partie de l'espèce remettrait en question un des plus gros bastions de la construction du masculin et du féminin autour du biologique (Connell, 2005). Des théories du XVIII^e siècle avaient résolu la question : les hommes sans barbe et sans poils n'étaient pas des hommes : ils étaient des femmes, dépourvus de puissance sexuelle, incapables de régénérer leur « race ». Ce qui était un bon argument pour considérer leur décimation comme souhaitable et même inéluctable. Au XXI^e siècle, nous avons résolu la question d'une autre manière : nous faisons comme si la pilosité masculine était universelle.

Ce qui provoque un résultat sensiblement équivalent : une hégémonie planétaire qui tend à faire du modèle de l'homme poilu européen le modèle de l'Homme tout court, pool génique dominant dans lequel les « non poilus » viendront se dissoudre peu à peu. Cette hégémonie de négation est une hégémonie genrée. Dans le banal fonctionnement de la dictature du genre (Guilbert, 2004), la pire chose pour un homme n'est pas d'être comparé à un animal : c'est d'être confondu avec une femme.

NOTES

1. Hormis la pilosité axillaire et pubienne. Mais la présence universelle de cette pilosité dite ambisexuelle doit, elle aussi, être interrogée. Les photos des Nambikwara du Brésil prises par Lévi-Strauss montrent par exemple des pubis parfaitement glabres chez les hommes comme chez les femmes. Les hommes San du désert de Namibie n'ont pas de pilosité axillaire significative (Winkler et Christiansen, 1993).
2. Je ne parlerai pas de la chevelure dans cet article. En effet, si les sociétés occidentales actuelles créent un dimorphisme sexuel artificiel qui est un des plus redoutables marqueurs de la socialisation de genre (cheveux longs pour les filles et courts pour les garçons), l'hérédité des cheveux n'est pas exprimée différenciellement selon le sexe. J'aborderai cet aspect de la question dans un travail ultérieur.
3. Partant du fait que deux types d'environnements seulement sont connus pour avoir initié une peau sans pelage chez les mammifères – un aquatique et un souterrain à 100 % –, Elaine Morgan a popularisé une hypothèse émise dans les années 1960, selon laquelle les populations qui auraient donné naissance à *Homo sapiens* ont perdu le pelage pour s'être adaptées, il y a huit à dix millions d'années, à l'environnement semi-aquatique censé alors caractériser la vallée du Rift actuellement située en Éthiopie.
4. http://en.wikipedia.org/wiki/Body_hair
5. *Ibid.*
6. <http://fr.answers.yahoo.com/question/index?qid=20071230110733AAUbtpe> (page extraite le 29 janvier 2008)
7. Entre 5 % et 25 %, dit une source Internet produite par les études de marché : http://hair.lovetoknow.com/Chest_Hair. Voir des statistiques similaires dans Danforth et Trotter, 1922.
8. Entre 100 000 et 28 000 ans au Proche-Orient et entre 40 000 et 24 000 ans en Europe, date à laquelle les paléanthropologues cessent pour l'instant de découvrir des restes osseux de type néandertalien. Depuis des décennies, les hypothèses oscillent entre l'élimination des populations néandertaliennes par celles d'*Homo sapiens*, et celle d'un brassage de populations où les caractéristiques osseuses d'*Homo sapiens* se seraient révélées dominantes en termes génétiques (Cohen, 2007).
9. www.hominides.com/html/references/neandertal-homo-sapiens-speciation-distance.html
10. Rien n'est moins sûr d'ailleurs ! Certains auteurs défendent, par exemple, la thèse qu'*Homo ergaster* était déjà glabre (Ehrlich, 2000 : 92) : dans ce cas, les Néandertaliens devraient l'être aussi !
11. Une importante question qui reste à explorer est celle des mécanismes héréditaires résultant du métissage entre individus glabres et velus. Des réponses se trouvent très certainement en zootechnie dans les pratiques de sélection, comme me l'a suggéré Paul Verdu, qui travaille dans l'équipe de génétique des populations dirigée par Evelyn Heyer au Museum national d'histoire naturelle de Paris.
12. Ces populations sont aussi les populations d'*Homo sapiens sapiens* qui ont été isolées génétiquement pendant les plus longues périodes.
13. http://20six.fr/petitmetchant/art/761157/Dixi_me_lecon_Poils_sur_une_idee_de_Clm_et_de_pleins_d'autres_blogueurs_en_ce_moment_#CID_2065170 (page extraite le 30 janvier 2008)
14. http://forum.hardware.fr/hfr/Discussions/Sante/21-barbe-sujet_36280_6.htm (Message posté le 15-11-2004 à 01:08:29 : page extraite le 30 janvier 2008).

Poils et sang

15. Il faut ici noter que la négation de la variabilité pileuse féminine est d'une certaine manière symétrique de la masculine.
16. En cela, le poil corporel est en position structurellement inverse par rapport à la chevelure qui constitue au contraire l'individu en objet de désir.
17. Le poil a été aussi utilisé pour construire différents « types » de femmes (Dorlin, 2006). Les femmes poilues peuvent ainsi posséder un statut « viril » directement en lien avec leurs pratiques sexuelles. Voir la valorisation du poil féminin en Afrique, dans la zone linguistique bantoue (www.afrik.com:article6526.html), ou en Grèce (Margarita Xanthakou, communication personnelle).
18. http://forum.doctissimo.fr/doctissimo/recits-erotiques/pour-epilation-integrale-sujet_4666_1.htm (Message Posté le 25-06-2007 à 15:04:52 ; page extraite le 28 janvier 2008).
19. http://forum.bestofchat.com/sante-forme-beaute/beaute-masculine/epilation-masculine-sujet_14_1.htm
20. Voir à ce sujet une harangue écrite par Clément d'Alexandrie au II^e siècle, citée par Bromberger, 2005 : 25.
21. Cf. Molière, *L'École des femmes*, III, 2 : Arnolphe à Agnès : « Votre sexe n'est là que pour la dépendance/ Du côté de la barbe est la toute-puissance. »
22. http://www.tasante.com/sous_rubrique/bien_etre/beaute/Pages/epilation_homme.php (Posté par Ysaleen, le 08/06/2006 ; page extraite le 28 janvier 2008).
23. Un aspect qu'il serait important d'étudier est l'assimilation de la glabreté à « l'immaturité » masculine dans les populations poilues et l'utilisation du poil dans tous les aspects de domination des hommes « mûrs » sur les hommes jeunes.
24. http://20six.fr/petitetmechant/art/761157/Dixi_me_lecon_Poils_sur_une_idee_de_Clm_et_de_pleins_d_autres_blogguez_en_ce_moment_#CID_2065170 (page extraite le 30 janvier 2008).

Bibliographie

Bonniol, J.-L.

1992 *La Couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Paris, Albin Michel.

Bromberger, C.

2005 « Trichologiques : les langages de la pilosité », in Bromberger C., Duret P., Kaufmann J.-C., Le Breton D., de Singly F., Vigarello G., *Un corps pour soi*, Paris, PUF.

Clastres, P.

1972 *Chronique des Indiens guayaki*, Paris, Plon.

Cohen, C.

2007 *Un Néanderthalien dans le métro*, Paris, Seuil (« Science Ouverte »).

Couture, C. et Hublin, J.-J.

2005 « Les Néandertaliens » in Dutour O., Hublin J.-J. et Vandermeersch B., eds, *Origine et évolution des populations humaines*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques.

Connell, R. W.

1987 *Gender and Power: Society, the Person and Sexual politics*, Stanford Ca., Stanford University Press.

2005 [1995] *Masculinities*, Second edition, Berkeley/Los Angeles, Univ. of California Press.

Danforth, C. H. et Trotter, M.

1922 « The distribution of body hair in white subjects », *American Journal of Physical Anthropology* 5 (3): 259-265.

Darwin, C.

1999 [1871] *La Filiation de l'Homme et la sélection liée au sexe*, Paris, Syllepse (coll. *Œuvres de Charles Darwin*, publiées sous la direction de Patrick Tort) [traduction coordonnée par Michel Prum à partir de la troisième et définitive édition de *The Descent of Man, and selection in relation to sex*, 1877].

Diamond, J.

2000 *Le Troisième Chimpanzé. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain*, Paris, Gallimard.

Dixson, B. J., Dixon, A. F., Baoguo, L. et Anderson, M. J.

2007 « Studies of human physique and sexual attractiveness: sexual preferences of men and women in China », *American Journal of Human Biology* 19: 88-95.

Dorlin, E.

2006 *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte.

Ehrlich, P. R.

2000 *Human Nature: Genes, Cultures and the Human Prospect*, Washington, D.C., Island Press.

Erikson, P.

1992 « Poils et barbe en Amazonie indigène: légendes et réalités », *Annales de la Fondation Fyssen* 7: 83-90.

Goodman, A. H.

2006 « Seeing culture in biology », in Ellison G. T. H. et Goodman A., *The Nature of Difference. Science, Society and Human Biology*, Londres/New York, Taylor et Francis: 225-241.

Gräslund, B.

2005 *Early Humans and their World*, Londres/New York, Routledge.

Guilbert, G.-C.

2004 *C'est pour un garçon ou pour une fille? La dictature du genre*, Paris, Autrement.

Guillaumin, C.

1992 *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes.

Hamilton, M. E.

1975 *Variation among Five Groups of Amerindians in the Magnitude of Sexual Dimorphism of Skeletal Size*, Ph. D, University of Michigan.

Héritier, F.

1996 *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

Herpin, N.

2006 *Le Pouvoir des grands. De l'influence de la taille des hommes sur leur statut social*, Paris, La Découverte.

Jones, S., Martin, R. et Pilbeam, D.

1992 *The Cambridge Encyclopedia of Human Evolution*, Cambridge, Cambridge Univ. Press.

Knussmann, R., Christiansen, K. et Kannmacher, J.

1992 « Relations between sex hormone level and characters of hair and skin in healthy young men », *American Journal of Physical Anthropology* 88: 59-67.

Lecointre, G. et Le Guyader, H.

2006 *Classification phylogénétique du vivant* [3^e éd. revue et augmentée], Paris, Belin.

Poils et sang

Lévi-Strauss, Cl.

1955 *Tristes Tropiques*, Paris, Plon.

Lookingbill, D. P., Demers, L. M., Wang, C., Leung, A., Rittmaster, R. S. et Santen, R. J.

1991 « Clinical and biochemical parameters of androgen action in normal healthy Caucasian versus Chinese subjects », *Journal of Clinical Endocrinology and Metabolism* 72 (6): 1242-8.

Lunde, O. et Grøttum, P.

1984 « Body hair growth in women: normal or hirsute », *American Journal of Physical Anthropology* 64: 307-313.

Morgan, E.

1994 *The Scars of Evolution*, Oxford, Oxford Univ. Press.

1997 *The Aquatic Ape Hypothesis*, Londres, Souvenir Press.

Molnar, S.

2005 *Human Variation. Races, Types and Ethnic Groups*, Sixth edition, Upper Saddle River, N.J., Prentice Hall.

Moore, H. L.

1994 *A passion for Difference. Essays in Anthropology and Gender*, Bloomington and Indianapolis, Indiana Univ. Press.

Morris, D.

1969 [1967] *Le Singe nu*, Paris, Grasset.

2005, *La Femme nue*, Paris, Calmann-Lévy.

Toerien, M. et Wilkinson, S.

2003 « Gender and body hair: constructing the feminine woman », *Women's Studies International Forum* 26 (4): 333-344.

Touraille, P.

2008 *Hommes grands, femmes petites: une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'adaptation biologique*, Paris, Editions de la MSH.

Vaton, M.

2007 « La revanche des poilues », *Le Nouvel Observateur* 2215, jeudi 19 avril.

Winkler, E.-M. et Christiansen, K.

1993 « Sex hormone levels and body hair growth in! Kung San and Kavango men from Namibia », *American Journal of Physical Anthropology* 92 : 155-164.